

«La France? Comment faire l'unité de ce foutoir? Par la mémoire, la langue et le rêve»

ENTRETIEN

SYLVAIN TESSON

Qu'est-ce que la France? Alors que la question de l'identité nationale hante le débat public, l'écrivain voyageur nous livre sa vision du pays. Pour Sylvain Tesson, la France est d'abord une langue, menacée aujourd'hui par le «volapük cyber-mercantile», le globish, et l'inclusivité des nouveaux Trissotin. Ce sont aussi des paysages dont la variété extraordinaire est unique au monde. Pour endiguer l'enlaidissement du pays, l'écrivain plaide pour une «écologie culturelle», qui mettrait en son centre la beauté et se soucierait autant de la défense de la nature que de celle des arts. Contre la muséification de l'Hexagone et son ouverture à tous vents, l'écrivain voyageur plaide pour la France comme un roman qu'il convient de poursuivre.

PROPOS RECUEILLIS PAR
EUGÉNIE BASTIE @EugenieBastie

LE FIGARO. - La France, c'est, bien sûr, une langue. La dégradation du langage, sous les coups de botoir du français, du langage managérial ou de l'inclusivité, vous inquiète-t-elle? Qui en est responsable?

Sylvain TESSON. - Certains de nos dirigeants politiques accompagnent l'affront fait à la langue. Parfois, ils essaient d'imiter la langue supposée de ceux dont ils briguent les suffrages: «Le président, il doit faire peuple, because le peuple, il redonne le sujet.» D'autres fois les techno-managers usent d'un mélange de sabir faussement canaille, de volapük cyber-mercantile, de globish planétaire-débile, de cette hideuse langue d'affaires destinée à la rencontre d'une plante verte avec une machine à café (les deux totems de la «stareteup»). Cela donne: «Il faut gérer le copartage pour un futur plus juste.» Et voilà qu'aujourd'hui, avec une autosatisfaction inouïe, des technos, persuadés que la Terre a attendu leur venue au monde pour commencer sa rotation, voudraient transformer la langue. Il faut se représenter la confiance qu'ils ont en eux, ces «gestionnaires du monde qui change», pour s'en prendre à la langue française, vieille dame punk. Imaginons la scène: ils se lèvent le matin, se regardent dans la glace et se disent, «Je vais réformer la langue, fleurie par Marie de France, stabilisée par les Valois, soulevée par Rabelais, solennisée par Racine, déliée par Marivaux, polie par Montesquieu, enluminée par Hugo, illuminée par Rimbaud, stratosphérisée par Breton, électrocutée par Céline, solarisée par Camus, évangélisée par Mauriac - je vais la réinventer totalement, moi, M^{me} Michu de l'écriture inclusive et moi M. Jourdain de la vigilance lexicale.»

Quel culot! Vous remarquerez qu'à leur arrogance de tripoteurs-les et de précieux-ridicules s'adjoint une tristesse climatique, une platitude géologique, une timidité acnéique devant «l'hénaurme» flaubertien, une crainte de ce qui dépasse, de ce qui pue, de ce qui saigne et qui glougloute, de ce qui éructe, une impossibilité en somme de jouer et d'accueillir les turbulences de la langue quand elle tressaute, quand elle divague du châté à l'ordurier, de l'imparfait du subjonctif aux insultes de grand chemin. L'inclusif! Mais ne serait-ce pas qu'ils seraient en train de nous les briser grave ces Trissotin-e-s?

De quel effondrement la dégradation de la langue est-elle le signe?

Morgan Sportès, dans son livre *Tout, tout de suite*, analysait il y a dix ans l'affaire du «gang des barbares» par l'optique de la langue. Des islamistes avaient tué Ilan Halimi. Ces monstres avaient un niveau de langue infantile. Et Sportès rappelait l'idée grecque que la langue civilise. Quand on ne maîtrise pas l'imparfait, le

À leur arrogance de tripoteurs-les et de précieux-ridicules s'adjoint une tristesse climatique d'expression, une platitude géologique, une timidité acnéique devant «l'hénaurme» flaubertien

conditionnel et le futur antérieur, comment accueillir la douceur en soi? «Peut-être, monsieur, conviendrait-il que je ne vous zigouillasse pas tout de suite» laisse une chance. «Toi! Couic!» n'en laisse pas. Un marteau-pilon ne conjugue pas. L'homme s'empêche parce qu'il a une grammaire et que l'acquisition des absurdités sublimes de l'orthographe, dans son enfance, est la première expérience qui lui révèle que tout ne procède pas de son vouloir immédiat.

Alors que la présidentielle approche, fleurissent les débats sur l'identité nationale. Que vous inspirent-ils?

Qu'est-ce que l'identité française? La France, unique pays du monde où la question de l'identité nationale crée un pugilat. Quand Fernand Braudel a publié *L'Identité de la France* dans les années 1980, personne ne s'étrangla. Mais l'offuscation a remplacé la légèreté. La passion pour la discordance n'est pas récente. «La France est une affaire Dreyfus permanente» (Julien Benda). Vieille rengaine: les Blancs et les Rouges, les cathos et les parpaillots, les élites et le peuple, les Parisiens et le reste du monde. Quelle passion pour la tectonique!

Les lignes se déplacent, la passion dialectique demeure: les vax et les antivax, les végans et les omnivores. Tout en France est prêt à barricade. Le moindre sujet crée l'échauffement à la télévision et l'échauffourée dans la rue. Tout dîner de famille contient en germe le désastre de Cernobyl. Le réseau social, ce grand séparateur du monde, doit contribuer à gratter les cicatrices. Devant l'écran, comme les bêtes en cage, on a les nerfs à vif. Pas de sang-froid possible dans l'archipel atomisé.

Pour certains, la France, c'est d'abord des valeurs; pour d'autres, c'est une histoire, des mœurs, une dimension plus charnelle. De quel côté vous situez-vous?

Je suis du côté du roman autant que du récit. L'avenir, c'est le roman; l'histoire, c'est le récit. L'addition des deux, la poésie. Le récit vaut acceptation que le monde ne commence pas le jour de sa propre naissance, c'est-à-dire qu'il y avait un hymne collectif préexistant aux vagissements personnels. Le roman, c'est la certitude que l'Histoire ne s'arrête pas ce soir. La poésie, c'est la foi que les mots peuvent faire basculer les choses. L'homme politique ne peut pas privilégier, au choix, la conservation du passé, la logistique du présent, ou l'invention de l'avenir. Le talent est de se tenir à la croisée des trois axes - passé, présent, avenir - c'est-à-dire de composer avec les fantômes, les contemporains et les générations nouvelles. Un progressiste qui ne serait pas conservateur ressemblerait à un funambule sans balancier. On ne le reverra plus! Napoléon a réussi cette trigonométrie: héritage des grands siècles et continuation de la Révolution, construction légal de l'Empire, forte fièvre d'imagination. Le récit, le code, le rêve. Lorsqu'il a abdiqué volontairement en 1814, il a lancé à ses soldats: «Un jour je ferai écrire ce que je vous ai fait vivre.»

En politique, j'ai plus de goût pour ceux qui embrassent l'Histoire que pour ceux qui font l'inventaire. L'«inventaire» jospinien est un terme de boutiquier de Félix Potin. À l'opposé, Thérèse de Lisieux: «Le châtis-tout.» Dans l'his-

toire de France il faut faire comme elle, tout rassembler: les quatre-vingts rois, les 174 Républiques, l'Empire, les gloires et les larmes. Louis Aragon, dans son poème *Brocéliande*: «Ma mémoire est un chant sans appoggiatures.» Pas de bémol pour la mémoire! Pour écrire le roman de demain, il faut aimer le récit. Ce qu'on réprouve comme ce dont on se félicite.

Reconnaissons que la repentance possède son utilité. Elle permet aux paresseux de ne pas étudier l'Histoire puisque celle-ci aura été préalablement passée au tri sélectif de la morale! La repentance est sans fin. Un jour on demandera aux Européens de s'excuser d'avoir été les premiers à avoir eu la noblesse de se repentir.

Quelles sont les grandes pages de ce roman national que vous aimez?

Il y a une page de l'histoire récente qu'on ne verse jamais au dossier de l'esprit français, car on la prend pour un simple épisode athlético-scientifique. Pourtant il s'y exprime l'audace, le panache, la compétence, une modestie de moyens pour parvenir à de belles victoires. En 1950, une génération a voulu se revanche de l'étrange renouement de 1940. Il fallait laver la défaite et relever les ruines: c'était la Reconstruction. Pour cela, il y avait le plan Marshall et les récits de la Résistance. Une escouade de jeunes gens découvrit que l'aventure permettait aussi le ressaisissement. Ils partirent dans les jungles, sur les océans, en haut des montagnes. Lionel Terray dans l'Himalaya, Jean Malaurie sur la banquise, Alain Bombard à travers l'océan, Haroun Tazieff sur les volcans, le commandant Cousteau dans les profondeurs, Anita Conti sur le pont des bateaux... Ils portaient sous toutes les latitudes la preuve que l'énergie française n'avait pas expiré sur sa colline. Paul Morand avait voyagé chic. Ils voyagerent choc.

La France, ce sont aussi des paysages extraordinairement divers et façonnés par l'homme. Vous qui avez voyagé partout dans le monde, comment vous fait la richesse et la diversité de la France sur ce plan-là?

Pour Braudel, la France est le mariage d'«émiettements obstinés» physiques et d'«inrassemblables accumulations» historiques. Allez gouverner un pareil Golem! Traversez-le à pied, c'est plus facile: il est petit. Sur un mouchoir de poche (et de roche), vous croiserez le flamant rose et le phoque moine, le genêt scorpion et l'ajonc breton, la tuile romaine et l'ardoise.

Je ne dissocie pas l'enlaidissement du paysage, le vandalisme du patrimoine et le désastre écologique. On pourrait fonder un mouvement qui s'appellerait «les arts et les bêtes» ou bien «l'écologie culturelle»

se, l'Armagnac et le Bourguignon. Comment faire l'unité de ce foutoir? Par la mémoire, la langue, le rêve. Par le récit, la poésie et le roman. Pas un pouce carré de ce territoire qui n'ait été peint par un écrivain et chanté par un peintre! À la simple vitesse du pas humain - 30 kilomètres par jour - on change d'univers. Le Hun qui débarquait dans les champs catalaniques devait être ébahi par la marquerie de ce jardin savant. Il venait de steppes sans formes ni contours. Faisons un peu de déterminisme géographique. Cet émiettement braudélien a peut-être contribué à notre propension à la mésentente civile. Novalis, poète pré-romantique, écrivait: «*Nous cherchons partout l'absolu et nous ne trouvons que des choses.*» C'est la définition de la France. Comment croire au dessin, au dessin et au destin commun d'un vitrail en miettes. La France est une vieille anti-quaille, pas un hub. Ce n'est pas en méprisant «l'accumulation» (le passé) et en lissant «l'émiettement» (le sol) qu'on arrive à refonder l'unité.

Vous avez parcouru la France sur les chemins noirs. Qu'avez-vous pu constater quant à l'aménagement du territoire pratiqué par les collectivités depuis plusieurs décennies d'années? Le paysage français était un miracle. Des

hommes avaient patiemment établi une conversation virgillienne avec le ciel et le sol, l'accumulation et l'émiettement. Cela donnait ce mot superbe sans équivalent: terroir. Le terroir est fait pour produire un fruit qui nourrit un peuple. Le nouveau vocabulaire de «territoire» est fait pour accueillir quiconque s'y présente. Puis l'après-guerre sonna la technification du paysage et violente la délicat «état des choses». On connaît les chapitres: industrialisation de l'agriculture, démembrement, intensification, urbanisation.

Aujourd'hui, il y a une prise de conscience de la dévastation. Je ne dissocie pas l'enlaidissement du vandalisme du patrimoine et le désastre écologique. On pourrait fonder un mouvement qui s'appellerait «les arts et les bêtes» ou bien «l'écologie culturelle». La mélancolie serait le programme. Le but serait de lier défense de la nature et défense de la culture. L'écologie culturelle se dédierait à la beauté. Celle des tritons comme des frontons. Je déplore que certains esthètes se fichent des ténors lyre, et que certains écologistes s'indiffèrent des Vierges de Raphaël. Oiseaux et tableaux sont des trésors dont la beauté et la primauté chronologique nous imposent des devoirs. Quelle tristesse que l'homme ne soit pas davantage conservateur. Cet aboutement de la mémoire et de la nature éviderait que les écoles jouent au déconstructivisme idéologique et permettrait en retour que les amateurs d'art soient moins indifférents au sulfatage des marécages.

«La France est un paradis peuplé de gens qui se croient en enfer».

avez-vous dit un jour. Les Français se caractérisent-ils par l'insatisfaction permanente?

Cette phrase m'a été reprochée, car elle semblait émaner d'un bourgeois perché en sa tour, sans considération pour les peines de ses semblables. Je parlais de moi en la prononçant. La France est un paradis, oui (armé d'une simple mutuelle), on sera soigné alors qu'on est tombé d'un toit sans que la société ne vous demande compte de votre stupidité comme ce serait le cas dans une société antique régie par un principe de responsabilité. Nous demandons tout à notre gouvernement. À la fois le secours et la liberté. Mais derrière la maman gâteau, il y a toujours le père fouettard.

Le sentiment du déclin semble hanter une partie des Français, le partagez-vous?

La modernité est devenue «la mobilisation de l'immobile» (formule géniale du frère de Ernst Jünger, Friedrich Georg Jünger, dans *La Perfection de la technique*). C'est la grande mise en branle! Tout se meut, tout s'escomote, tout se substitue. «Le monde change» disent les managers progressistes du parc humain. Une question devrait suivre: «En bien ou en mal?» Ils ne la posent jamais. Du constat, ils font un programme: «Accompagnons-le!» C'est donc la fin du politique et l'acceptation des avalanches. L'adaptabilité ne devrait être qu'une tactique, elle devient une fin. «Et si le progrès était le développement d'une erreur?» disait Copeaux. Le déclin, c'est quand on ne peut plus rien faire contre l'inéluctable. Nous nous sommes récemment rendu compte de quelque chose de passablement déprimant: le «changement» ne sera jamais soumis à aucune délibération.

Que faire? (question russe). Les uns proposent la muséification. Les autres, une ouverture totale. Il y a une autre voie entre le formel et le courant d'air, entre le muséisme des fossiles et le forum humanitaro-mercantile. Étant égocentrique et modeste, je crois d'abord à la conduite de la barque intérieure. Marcher, lire, rêver et remplacer l'ambition de changer le monde par la réforme personnelle. Si on commencent par un chantier intérieur? Qui posera la première pierre? Soi-même. ■

Du 15 au 23 décembre prochain sera à l'affiche, au Théâtre de Poche-Montparnasse à Paris, Byron, la liberté à mort, un spectacle sur la vie du poète romantique écrit et présenté par Sylvain Tesson. Textes lus par William Mesgich.



DESSIN: ARBEN CLAREFOND